

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À l'aéroport

Raymonde April

Volume 42, numéro 3 (249), septembre 2000

Cette photo que je n'ai pas faite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32677ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

April, R. (2000). À l'aéroport. *Liberté*, 42(3), 54–55.

À l'aéroport

Raymonde April

Je suis à l'aéroport. Je m'en vais à Vancouver ou à New York ou à Matane. En attendant d'embarquer, j'achète un café et m'assieds devant la baie vitrée pour regarder l'activité environnante : chariots de bagages, équipes d'entretien, boyaux d'arrosage. Derrière les vitres polarisées, blindées et teintées du hall d'attente, l'air du dehors semble silencieux et les couleurs sont sourdes. Les avions au repos sont tout ouverts, ils se font ravitailler par en dessous.

Dans l'attente de s'envoler, on est saisi de solitude : c'est comme un mélange d'attention, d'orgueil, d'anticipation et d'incertitude qui vous envahit soudain. Peu importe que ce soit ressenti par tous les passagers sans exception : on devient conscient de soi-même, de ses vêtements, des objets dans son sac, de son repos contre la cuvette des sièges.

C'est plus poignant à l'aller qu'au retour. Une fois que j'ai changé de lunettes, mis en ordre mes stylos et téléphoné aux amis, bien avant que l'avion ne décolle, je commence à partir. Immobile, je m'attache au tableau mobile des pistes aplanies sous le soleil, hors du temps, une petite crainte tapie dans chaque ombre portée. J'apprécie la sensation d'avoir déjà vécu cet instant.

Des souvenirs d'autres fois où je me suis retrouvée là me reviennent. Autrefois, les premières fois, c'était plus intense. Je me raccrochais à la minutie des détails observés pour exorciser la peine du départ. Je voulais à tout prix faire quelque chose de tout ça. C'est dans une quasi-indifférence que je me retrouve aujourd'hui dans ce

corridor. Le sentiment intime de ma mission s'est dissout dans la répétition. J'ai peut-être accumulé trop d'images dans ma tête, et qui n'ont pas servi.

Je regarde attentivement dehors mais rien ne me fera sortir mon appareil photo. Je remets à une autre fois la tâche d'inscrire des émotions sur ce support tout indiqué et pourtant sans rapport. D'ailleurs, j'ai déjà essayé : les photos d'aéroports ne redonnent pas ce qu'on y met. Et puis, il faut parfois savoir s'arrêter. Trop de désir, dire tout n'est pas bon. Un souper avec un ami me réjouirait bien davantage...

Au cours des années, j'ai pris des photos que ma mémoire consciente aurait sans doute effacées. Elles existent néanmoins et me renvoient leurs questions sans réponse. Topographies occultes, traces commémoratives, évidences muettes, signes pointus effacés sur fonds gris, visages connus considérés tranquillement, voilà que je les recherche maintenant... J'ai plus d'images qu'il n'en faut pour comprendre que la vie passe et que les êtres changent, mais il m'en faut encore desquelles je peux apprendre, et je les attends, je me tiens prête.

Comme vous voyez, ce n'est pas vraiment une question de sujet ou de projet. C'est un vertige, qui rebondit sur l'absence, et qui revient.

Raymonde April vit à Montréal depuis 1981 et enseigne la photographie à l'Université Concordia. Son travail photographique a été abondamment exposé au Canada et à l'étranger. Plusieurs expositions individuelles accompagnées de catalogues lui ont été consacrées depuis celle qu'organisait le Musée d'art contemporain de Montréal en 1986. Parmi celles-ci, la plus récente, Les Fleuves invisibles, produite en 1997 par le Musée d'art de Joliette, près de Montréal, est actuellement en circulation au Canada et en France. Ses œuvres se retrouvent dans de nombreuses collections privées et publiques.